Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

148-149 | 2017

LittÉRATURES & Sciences sociales en quête du réel

Compte rendu du colloque « Prendre position »

Métissages disciplinaires et professionnels autour de questions spatiales,
ENSA de Strasbourg (30 juin-1^{er} juillet 2016)

Étienne Bourel et Mireille Diestchy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6723>

DOI : 10.4000/jda.6723

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 319-326

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Étienne Bourel et Mireille Diestchy, « Compte rendu du colloque « Prendre position » », *Journal des anthropologues* [En ligne], 148-149 | 2017, mis en ligne le 15 avril 2017, consulté le 24 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/jda/6723> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6723>

COMPTE RENDU DU COLLOQUE
« PRENDRE POSITION »
Métissages disciplinaires et professionnels
autour de questions spatiales

ENSA de Strasbourg
(30 juin-1^{er} juillet 2016)

Étienne BOUREL* – Mireille DIESTCHY**

Du 30 juin au 1^{er} juillet dernier, l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg (ENSAS) a accueilli un colloque organisé par l'Association française des anthropologues en partenariat avec l'université de Strasbourg, intitulé « Prendre position. Métissages disciplinaires et professionnels autour de questions spatiales ». Le comité scientifique rassemblant des architectes, des urbanistes, des sociologues et des anthropologues, nous voilà au cœur des thématiques de cette rencontre : une réflexion sur les frontières, les frottements et les dialogues entre disciplines. Autant de questions envisagées au travers des problématiques de l'espace et de l'habiter.

* LADEC (Laboratoire d'anthropologie des enjeux contemporains) FRE 2002 – Université Lumière-Lyon2 – Campus Porte des Alpes, 5 avenue Pierre Mendès France – 69676 Bron
Courriel : e_bourel@yahoo.com

** SAGE (Sociétés, acteurs, gouvernement en Europe) Université de Strasbourg – MISHA Maison interuniversitaire des sciences de l'homme - Alsace, 5 allée du Général Rouvillois CS 50008, 69083 Strasbourg cedex
Courriel : mireille.diestchy@gmail.com

La première matinée traitait des « frottements disciplinaires, professionnels et associatifs » se traduisant par des migrations de concepts et l'intégration des méthodes propres aux sciences sociales par les architectes, urbanistes et associatifs. Marie Amalfitano (Association Lupovino), Barbara Morovich (ENSAS-AMUP), François Nowakowski (ENSAL) et Anke Vrijs (INSA-AMUP) ont présenté un projet d'appropriation de l'espace public au sein d'un quartier strasbourgeois, réunissant des associatifs et des professionnels et étudiants de l'ENSAS. Les apports mutuels de l'ethnographie et de l'architecture ont permis de développer une démarche de projet attentive aux vécus, à la réalité quotidienne des habitants ou usagers.

Ce sont également les limites de ces dialogues entre disciplines qui ont été mises en lumière par nombre de participant.e.s. Maurice Blanc (université de Strasbourg) soulignait ainsi les multiples facettes de cette « socialisation par frottement » faite d'adhérence et de résistance, comparable à un « polissage » qui prend du temps, à une « adaptation dans la tension » comportant des imprévus et des risques. L'interdisciplinarité exigerait de chacun un approfondissement des disciplines qui lui sont étrangères et pose la question de la mise en commun des vocabulaires disciplinaires. Comment transmettre et dialoguer sans perdre la rigueur scientifique ? Cette interrogation est revenue à plusieurs reprises dans les échanges avec le public. Ces dialogues ne peuvent avoir lieu, en effet, sans une forme d'acculturation aux problématiques des autres disciplines. Une posture en équilibre, car il s'agit dans le même temps de rester conscient des apports de sa discipline et de ses exigences.

Ces difficultés de dialogue ont été relevées également par Léa Génis (ENSA Grenoble) lors de son enquête sur les savoirs et pratiques de la réhabilitation du pisé. Ce sont précisément les disputes autour d'un « savoir réhabiliter » entre associatifs, habitants et chercheurs qu'elle a entrepris de relever et de cartographier. Elle a, en outre, été confrontée elle-même à ces tensions disciplinaires : à la fois porte-parole d'un laboratoire scientifique qui incite à une réhabilitation spécifique et médiateur territorial.

Les frottements disciplinaires constituent ainsi un enjeu d'importance en ce qu'ils viennent questionner la posture même du chercheur. Anaïs Angéras (université Lyon 2) enquête par photo-ethnographie au sein du quartier de la Baraque en Belgique dans le but d'étudier les formes d'habitat alternatif qui s'y développent. Cette immersion prolongée lui permet, expliquait-elle, de rester crédible vis-à-vis des enquêtés, mais constitue dans le même temps un défi important : comment garder une position d'anthropologue ?

L'évocation de ces frottements a suscité de nombreux débats dans la salle. Si Maurice Blanc plaide pour un rapprochement entre champs disciplinaires pouvant être de l'ordre du compromis et non pas seulement de la compromission, dans l'assistance des doutes s'élèvent quant à ce possible compromis et, plus encore, sur la nécessité d'en faire. C'est sans doute la question de l'engagement du chercheur et/ou du professionnel qui s'est posée avec le plus d'acuité. Il s'agit bien, en effet, de savoir comment, au sein de ces dialogues, « prendre position ». Une posture qui apparaît toujours en négociation, qui ne se choisit jamais seule, mais se construit au travers des métissages disciplinaires et au cœur même des interactions sur le terrain. Certains participants parmi les invités et le public ont ainsi revendiqué « une anthropologie collaborative » (notion empruntée à Bob W. White), la nécessité de « se faire l'écho d'une polyphonie » et de pratiquer une anthropologie « de l'implication ».

La session de l'après-midi était intitulée « Lieux, méthodes et théories partagées ». Daphné Le Roux (université Paris-Ouest) et Juliette Morel (université de Rennes) ont commencé par présenter leurs travaux communs interrogeant à nouveaux frais les spatialités rituelles, à partir des pratiques liées aux mariages. Face à la pluralisation des définitions de l'espace, l'interdisciplinarité apparaît comme une façon de dépasser certaines contradictions. Au croisement de la géographie, de la philosophie et de l'anthropologie, elles proposent ainsi de réinterroger le cadre rituel *via* la cartographie. Elles font ainsi ressortir comment les agentivités sont modelées par les espaces qui leur sont propres.

Au cours d'une communication intitulée « De la valeur des lieux aux attachements », Bianca Botea (université Lyon 2) a ensuite envisagé une approche écologique des attachements et des transformations urbaines, influencée principalement par les recherches de Tim Ingold et d'Isaac Joseph, dans les quartiers de la Duchère, à Lyon, et du Centre civique, à Braşov (en Roumanie, région de Transylvanie). En contexte de réhabilitation urbaine, les rapports aux lieux se transforment. Pour les habitants, des problématiques mémorielles et cognitives se posent alors. Une perspective écologique des attachements permet d'interroger le continuum individu/environnement et de mettre l'accent sur la dimension créative des espaces, opérant notamment via les déplacements. Un rapport sensible à la ville est ainsi mis en valeur.

Locaux car faisant partie de l'ENSA de Strasbourg, Dominique Laburte et Valérie Lebois ont présenté un dispositif immersif visant l'observation d'un lieu, réalisé dans le cadre de l'un de leurs enseignements à l'École. La problématique visait à comprendre comment l'ensemble des sens sont mobilisés dans l'appréhension d'un lieu. Différentes vidéos tournées en bibliothèque ont ainsi permis de comprendre les « tactiques immersives » (usage du cri, performances corporelles) visant à accéder à la condition de présence du lieu. Cette conscientisation de l'espace architectural visait à se détacher d'une position surplombante pour aller vers des analyses des lieux et de leurs transformations potentielles davantage démocratiques.

Après de premiers échanges avec la salle qui ont surtout permis de préciser différents points de méthodologie relatifs aux trois premières interventions, Henri Herré (ENSA Paris Val-de-Seine) a mis en avant la flexibilité de la notion d'« habiter » *via* un retour sur le projet *Architraces* où, avec des étudiant.e.s, il a filmé la médina de Casablanca à l'aide de téléphones portables. Cet angle très partial mais interrogeant le face-à-face et la place du corps renouvelle le regard et crée des souvenirs sensibles et personnels de l'architecture.

C'est ensuite Nadja Monnet (LAVUE) qui est revenue sur les apports d'un séminaire pluridisciplinaire relatif aux rapports des citadins avec le territoire marseillais. Partant de l'idée que « la ville

est toujours la ville de quelqu'un », l'accent y a été mis sur les significations des usages et des affects. Ce sont ainsi autant de parcours de vie qui furent donnés à comprendre au regard des mutations urbaines.

Lors de la dernière intervention de la journée, Agnès Clerc-Renaud (université de Strasbourg) a proposé une lecture interprétative, *a posteriori*, d'une carte d'une ville brésilienne située à proximité de Bahia élaborée dans le cadre d'un projet pluridisciplinaire. Ce retour critique sur expérience a mis en exergue les problèmes posés par l'hybridité résultant des différences de points de vue et de niveaux de langage entre acteurs locaux, responsables politico-administratifs, cartographes et ethnographes. Son interrogation a ainsi porté sur ce que dit une carte, ce qu'elle ne dit pas, ce qu'elle dit peu et ce qu'elle fait apparaître.

Modérateur et discutant de cette session, Philippe Gervais-Lambony (LAVUE) a synthétisé l'après-midi en mettant l'accent sur l'importance de l'espace dans toutes les interventions, et plus précisément sur l'importance accordée aux expériences humaines de l'espace et aux possibilités d'en rendre compte. Il a ouvert le débat autour de cinq axes : le pluri-, inter-, multi-, transdisciplinaire, l'espace, le temps, la pédagogie et le politique. Les échanges qui ont suivi ont alors permis de comprendre mieux la place qu'ont pu prendre les étudiant.e.s dans les différents dispositifs présentés (leurs rôles, leurs apports à la co-construction des problématiques et les impacts que ces travaux ont eu sur eux). La question de la possibilité pour la cartographie d'incorporer le temps a été discutée, la spatialisation du temps a ainsi été envisagée comme une façon de rompre avec la durée. Les noms d'Henri Bergson et de Siegfried Giedion furent ici mentionnés. Finalement, c'est autour du « vécu incorporé » comme forme, vibrante, de conquête de l'espace que se sont terminées les prises de parole.

L'axe du vendredi matin abordait les « lieux et identité des espaces intermédiaires ». En tant que discutant, Jean-Pierre Garnier (CNRS) a commencé par revenir sur la notion d'« espace intermédiaire » et son articulation à celle d'« autonomie », entendue comme

jeu avec les contraintes et façon de créer des alternatives à la logique dominante. Alain Girard et Bernard Schéou (université de Perpignan) ont analysé les pratiques de *couchsurfing*, à Perpignan et dans une autoréflexivité sur leurs pratiques personnelles, en mettant l'accent sur les usages sociosymboliques de l'espace (à rebours de la logique fonctionnaliste et capitaliste). C'est alors l'hospitalité qui produit un espace intermédiaire, du commun partiel, entre le privé et le public, entre le tourisme et d'autres mobilités, entre deux personnes.

Sarah Caunes (université Paris 8, université Mimar-Sinan – Istanbul) a ensuite diagnostiqué la co-production des identités collectives dans les dortoirs « politiques » de différentes prisons turques au cours des années 1990. Si la prison est un espace total, au sens goffmanien, cette période a permis la création d'autonomies car le rapport de force y était en faveur des prisonniers politiques. Pour Sarah Caunes, ces espaces ont permis la mise en place de solidarités collectives contre la répression et ainsi d'un embryon de communauté émancipatrice.

Giulia Guadagnoli (American University of Beirut), pour sa part, s'est intéressée aux usages publics de l'espace à Beyrouth, et plus particulièrement aux interventions menées par les usagers eux-mêmes. Cette volonté de partager autrement les espaces affirme la conscience d'une action possible pour le bien commun, défiant dès lors la logique néolibérale où le marché vaut norme universelle des comportements humains. Sa question de recherche porte sur les façons de s'engager dans les usages de voisinage.

Lors d'une césure dans cette longue matinée, Jean-Pierre Garnier a engagé le débat sur la diversification du tourisme. Alessia de Biase a discuté la dernière intervention en mettant en tension mailles et pratiques dans la lecture de la ville et en proposant l'idée de « lacune » comme résistance au néolibéralisme. Sarah Caunes a également eu la possibilité de préciser sa méthode et la construction de son argument, qui a pu surprendre.

Florence Boyer (IRD) a ouvert la deuxième partie de la session par une communication sur les *fada* à Niamey. L'espace où ces

groupes de jeunes hommes se réunissent autour du thé, à partir de 19h30 et pour une bonne partie de la nuit, se présente comme un lieu original, un moyen de se mettre en scène, de se donner à voir, et revêt un aspect politique. En effet, ce marquage « en pointillé » de l'espace public indique une attente de reconnaissance de la part de personnes en position de cadets sociaux. Le silence qui leur est imposé par leurs parents, amis ou connaissances leur paraissant contradictoire avec le sentiment d'être les mieux informés.

Selon une perspective de lecture goffmanienne, Irène Sartoretti (SNS- Pise, ENSAS) a analysé la notion d'intimité au prisme des dispositifs émergents (notamment les portes d'entrée et les fenêtres) pour une vingtaine de couples milanais bien positionnés socialement. Dans la relation entre intimité et extimité, si le degré d'ouverture est relatif, l'important semble tenir dans la possibilité de préserver autant l'individualité que l'ouverture.

Au cours de l'ultime intervention, Grégoire Zabé et Vincent Lebrou ont réfléchi à deux voix aux modalités de réappropriation de l'espace, à partir des jardins partagés du quartier HautePierre à Strasbourg. Si ces pratiques de jardins partagés émanent souvent de mobilisations spontanées, ici elles ont été mises en place par le pouvoir politique. Ceci amène à s'interroger à nouveaux frais sur les personnes souhaitées visibles dans l'espace public. En remettant les adultes au centre, les jardins ont été envisagés comme permettant de remettre de l'ordre, de mettre fin à des pratiques déviantes. Derrière leur aspect « ouvert », ils procédaient donc d'un véritable travail de définition. Ces jardins comportaient également une dimension artistique participative. Néanmoins, c'est bien la possibilité d'une dépolitisation des pratiques des acteurs qui est ressortie, en conclusion, à propos de ce dispositif.

À l'issue d'autant de communications et débats, tous riches et de qualité, le planning prévu était largement dépassé, si bien que la table-ronde prévue initialement, n'a pas pu avoir lieu en tant que telle. Les discutant.e.s invité.e.s ont pris la parole pour conclure le colloque. Alessia de Biase est revenue sur la question de la recherche-action, mettant en avant que le besoin d'action, de

« faire » peut être aussi une peur du vide. Or l'espace public a besoin de vide pour « laisser-faire ». Entrer en action aboutit à perdre de vue le rôle de la critique. Mais la critique est nécessaire... Philippe Gervais-Lambony a présenté la revue *Justice spatiale*, dont le concept qui lui sert de titre fait sens par rapport au colloque. Jean-Pierre Garnier a estimé que l'intérêt porté dans ce colloque aux espaces intermédiaires renvoie à la place des chercheur.se.s en sciences sociales dans le champ social : des agents dominés de la domination. Finalement, pour le comité d'organisation, Catherine Deschamps est revenue sur la notion d'hospitalité, remerciant les acteurs aussi divers que variés ayant pris le risque d'intervenir devant des anthropologues. Pour peu que l'interdisciplinarité ait du sens, et pour envisager une suite à ce colloque, il serait souhaitable que cette suite vienne alors d'une autre discipline, pour que les anthropologues ne soient plus dans l'entre-soi des majoritaires. Enfin, une publication a d'emblée été envisagée, posant la problématique des choix de médias, eu égard aux heuristiques respectives des différentes disciplines. Un ouvrage collectif, élaboré avec l'appui de l'AFA, est en cours de préparation.

Un public de plusieurs dizaines de personnes, avec de nombreux étudiant.e.s de l'ENSA, a assisté en permanence à ce colloque. Cumulativement, les estimations les plus optimistes ont envisagées qu'une petite centaine de personnes ait pu y prendre part au moins un moment. Après un repas collectif, l'AFA a tenu son assemblée générale au cours de l'après-midi. Le lendemain, une quinzaine de personnes a visité en groupe les jardins partagés de HautePierre et la nouvelle cité des « gens du voyage » de Neuuhof.

* * *